PETITE BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

VIE
DU
FRERE DIDACE
RECOLLET

PAR LE

R. P. Frederic de Ghyvelde, O. S. F.

Commissaire de Terre Sainte

MONTRÉAL

Librairie Saint Joseph. — Cadieux et Derome.

1603, RUE NOTRE-DAME

1894

VIE

DU

FRERE DIDACE

RECOLLET



Le vray portrait du tres Religieux fr Didace pelletier, fr lay Recollet, Natif de S.te Anne en Canada, mort en Odeur de S.teté, dans la Mission de la nouvelle france, le 21. feburier, 1699. âgé de 41. an. et 20. de Religion, et que Dieu honore par plusieurs miracles.

PETITE BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

VIE
DU
FRERE DIDACE
RECOLLET

PAR LE

R. P. Frédéric de Ghyvelde, O. S. F.

Commissaire de Terre Sainte



MONTRÉAL

Librairie Saint Joseph. — Cadieux et Derome

1603, RUE NOTRE-DAME

1894

APPROBATIONS

IMPRIMATUR :

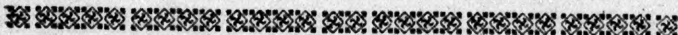
Ex parte Ordinis, nihil obstat, quominus typis edatur.

Romæ ad S. Antonium prope Lateranum.

Die 7 Martii, 1894.

FR. ALOYSIUS DE PARMA,

Minister Generalis



IMPRIMATUR :

† EDUARDUS CAR.,

Arch., Marianopolitanus.

21 Aprilis, 1894.



Declaration. — Pour nous conformer au décret d'Urbain VIII, nous soumettons entièrement à la sainte Eglise l'appréciation de tous les faits extraordinaires, merveilleux, rapportés dans cette notice.



AVANT-PROPOS.

Aujourd'hui, *le Frère Didace*, ou comme on l'appelle communément, le *bon Frère Didace* est déjà bien connu des âmes pieuses: on l'invoque avec confiance, comme un grand serviteur et ami du bon Dieu, et des faveurs vraiment étonnantes, obtenues par son intervention, viennent confirmer chaque jour, en l'augmentant, la confiance dans cet humble disciple de saint François d'Assise. Cet aimable enfant du Canada est le premier-né de la paroisse de Beaupré, la paroisse de la grande et bonne Sainte Anne. Des milliers d'images (1), *Vrai portrait du Frère Didace* distribuées en ces derniers temps ont fait connaître ce saint Religieux, et constater son crédit auprès de Dieu.

Devant cette confiance toujours grandissante et sur le désir pressant du Ministre Général de notre Ordre, nous

(1) Nous en avons nous-même distribué en quelques semaines, plus de *vingt mille*.

avons pensé qu'une notice sur sa vie et ses miracles serait accueillie avec bienveillance par les catholiques du Canada, et qu'elle hâterait peut-être, si Dieu le veut ainsi, la cause de la béatification du Serviteur de Dieu, cause déjà commencée, à sa mort, par le deuxième Evêque du Canada, Mgr de Saint-Valier qui avait fait constater juridiquement les miracles obtenus par l'intercession du bon Frère Didace que tout le monde considérait déjà alors comme un Saint.

Au début de cette notice, nous nous sommes arrêté avec une complaisance visible à la sainte Enfance du divin Enfant Jésus. Nous l'avons fait pour attirer surtout l'attention des parents chrétiens, sur l'amour de prédilection que Notre-Seigneur a toujours eu pour l'enfance. Nous l'avons fait pour leur rappeler la sollicitude anxieuse avec laquelle S. S. Léon XIII, recommande en toutes circonstances, la bonne éducation des enfants. Ici, dans notre pays encore catholique du Canada, nous pensons que les vocations à la carrière sacerdotale ou à la vie religieuse, déjà assez nombreuses d'ailleurs, pourraient se développer encore bien davantage, si

les parents chrétiens en parlaient eux-mêmes davantage à leurs enfants.

Mais où donc se trouve la source, l'origine, le point de départ de toute vocation ? N'est-ce pas au pied du berceau de l'Homme-Dieu ? Est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous enseigne pas, dès son entrée en ce monde, l'importance du salut de nos âmes ? et ne nous indique-t-il pas les voies les plus sûres pour arriver à notre fin bienheureuse ?

Nous avons dans notre cher Canada toutes les grandes dévotions qui font germer les saints ? La dévotion universelle à la bonne Sainte Anne, dévotion qui mène à celle de sa Fille, bénie entre toutes les femmes, Marie Immaculée ; la dévotion à saint Joseph, enracinée dans tous les cœurs ; la dévotion à saint Jean-Baptiste qui nous couvre tous de son puissant patronage ;. . . . enfin la dévotion par excellence, et vers laquelle viennent converger comme vers leur centre toutes les autres dévotions, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, *ce Cœur qui a tant aimé les hommes !*

Prions donc l'Auteur et le Consommateur de la foi et de toute sainteté

notre Sauveur Jésus, de faire fleurir sur le sol de notre chère patrie, et dans la suite de tous les âges, encore beaucoup d'autres Saints, comme notre bien-aimé Frère Didace, cct enfant de prédilection de Jésus, de Marie, et de notre grande Thaumaturge, la bonne Sainte Anne!



CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

JÉSUS, LE DIVIN ENFANT: SON AMOUR DE PRÉDILECTION POUR LES PETITS ENFANTS.

Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (1). Et Dieu nous a donné son Fils unique sous la forme douce, aimable, attrayante d'un petit enfant !

Le prophète Isaïe, jetant un regard pénétrant à travers les âges à venir, aperçut cette étonnante merveille, et dans l'entraînement de son enthousiasme, sous le souffle de l'inspiration divine, il s'écria : "UN PETIT ENFANT NOUS EST NÉ ; et un fils nous a été donné, et la domination a été mise sur son épaule ; et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix ! Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin ; il s'as-

(1) Jo., 3, 16.

siéra sur le trône de David, et il possèdera son royaume, pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle du Seigneur des armées fera ces choses." (1)

Cet Enfant est le rejeton glorieux de la tige de Jessé : " Il sortira un rejeton de la tige de Jessé : une fleur naîtra de sa racine. Et l'Esprit du Seigneur reposera sur lui : l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété : et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il ne jugera point sur le rapport des yeux, et il ne condamnera pas sur un ouï-dire : mais il jugera les pauvres dans la justice, et se déclarera le juste vengeur des humbles sur la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres."

A cet âge heureux, " le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble et un petit enfant les conduira. En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé devant

(1) Is. IX, 1, suiv. — Office de Noël.

les peuples comme un étendard, les nations viendront lui offrir leurs prières, et SON SÉPULCRE SERA GLORIEUX."(1)

Ces grandes merveilles sont accomplies pour nous depuis dix-neuf siècles : et chaque année le peuple chrétien en célèbre le souvenir, dans la délicieuse nuit de Noël, avec une sainte allégresse.

Et vous, chers enfants à qui nous dédions spécialement ces premières pages de notre récit, vous aimez le petit Jésus de la Crèche ; vous aimez à chanter avec nous le cantique des anges: *Gloria in excelsis Deo !* C'est dans la petite plaine des pasteurs, au pied de la colline de Bethléem, que ces chantres du Paradis firent entendre cette douce mélodie aux bergers, à qui un ange avait raconté déjà tout le mystère de la sainte Crèche. Vous savez, mes chers enfants, avec quel empressement joyeux, les bergers coururent à Bethléem, où ils trouvèrent un petit Enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, et à côté de lui, Marie sa très douce Mère ; tout comme le Messager céleste le leur avait expliqué.

(1) Is. XI, 1 et suiv.

Les peintres et les poètes ont rivalisé de talent pour orner la Crèche, de ravissantes peintures, et pour l'entourer d'innocentes et précieuses légendes.

" En ce temps-là, dit une de ces légendes, mêlant sa naïve poésie au récit évangélique, en ce temps-là trois Rois conduits par la main de Dieu et guidés par une étoile, partent de l'Orient et se dirigent vers Jérusalem pour adorer l'Enfant Jésus dans l'étable de Bethléem. Seigneur, conduisez-nous aussi vers le divin Enfant et faites que nous devenions ses serviteurs.

" L'Etoile était grande et sa clarté était belle. On y voyait un Enfant avec une couronne d'or. Il avait pour sceptre une croix d'or ; sa tête avait l'éclat du soleil. O Seigneur, éclairez du haut du ciel, le monde entier par cette étoile.

" Ces Rois partent en toute hâte de l'Orient ; il font mille lieues en peu de temps à travers monts et vallées ; rien ne ralentit leur ardeur. O Seigneur, la route ne doit jamais paraître pénible et difficile au pèlerin qui va vers vous.

" Hérode les reçoit avec beaucoup d'honneur ; mais leur cœur désire autre chose. Ils quittent promptement sa cour

et marchent à grands pas vers la Crèche. O Seigneur, ne permettez pas qu'aucun objet nous détourne jamais de la bonne voie.

" En entrant dans l'Etable, ils se jetèrent à genoux et tous trois présentèrent au divin Enfant de l'or, de l'encens et de la myrrhe. O Seigneur, recevez l'offrande que nous vous faisons de notre cœur, de notre corps, de notre âme, de nos biens et de notre vie.

" En lui offrant de l'encens à genoux, ils reconnaissent sa divinité; en lui offrant de la myrrhe, ils reconnaissent qu'il est homme; et en lui offrant de l'or, ils le reconnaissent pour Roi. O Seigneur pénétrez-nous de ces vérités, et ne souffrez plus d'hérésies parmi les hommes.

" Marie leur fit bon accueil, et leur donna l'Enfant Jésus à embrasser. Ce fut la récompense de leur voyage et leur soutien pour le retour. O Seigneur, faites que nous puissions aussi embrasser Jésus à notre dernier voyage.

" Cependant, avant le départ des trois Rois Mages, Gaspar, Melchior et Balthasar, et lorsque les ténèbres de la nuit furent dissipées et que le beau soleil

d'Orient s'élevant majestueusement au-dessus des hautes montagnes de Moab, dont la longue chaîne s'élève au-delà de la mer Morte comme une immense muraille, jeta ses flots de lumière sur l'humble colline de Bethléem, les bergers qui connaissaient déjà toutes les merveilles de la Crèche, s'empressèrent d'apporter à la Vierge, Mère de l'Enfant Jésus, des fruits, des colombes, et d'autres présents.

" Or il y avait à Bethléem, un pauvre petit pâtre orphelin qui n'avait rien que son cœur plein de foi et d'amour. Pour témoigner cet amour, l'enfant jouait sur son chalumeau des airs qu'il offrait pieusement à la Vierge, à l'Enfant Jésus, et à son père nourricier Joseph.

" Il revenait chaque matin faire entendre, en toute humilité et modestie, ses airs champêtres aux hôtes de l'étable, auxquels il plaisait par ses manières douces et agréables, autant que par ses mélodies simples et sans art. Or un matin, comme il s'approchait de l'étable, il entendit un grand bruit et vit un mouvement. C'étaient des chameaux richement caparaçonnés et des hommes vêtus des plus riches étoffes de l'Orient.

Trois nobles seigneurs, couverts de la pourpre royale, étaient prosternés aux pieds du divin Enfant.

" Devant tant de pompe et de magnificence le petit pâtre resta stupéfait. Il se tint modestement à l'écart avec son chalumeau, saisi d'étonnement devant les nobles étrangers, et n'osant s'approcher de l'étable toute resplendissante comme un palais. Cependant la sainte Mère du Sauveur vit de loin le petit berger à travers la foule des nobles pèlerins qui se pressaient humblement autour de l'Enfant Jésus. Elle l'appela et lui dit avec bonté :

" L'amour seul donne du prix à l'or que nous offre la piété des Rois. Cet amour, tu l'as aussi : joue-nous donc aujourd'hui tes airs comme tous les jours. Nous les écoutons avec plaisir."

" Aussitôt le petit pâtre prit joyeusement son chalumeau et joua ses airs les plus vifs et les plus jolis. Aucun des étrangers ne marqua de mépris pour ses naïves mélodies, et l'Enfant Jésus lui-même y sourit dans son berceau." (1)

Jésus montrera toute sa vie, mes chers

(1) Les saintes Légendes.

enfants, une prédilection pour les orphelins, les pauvres et les petits. C'est ce que nous allons voir maintenant. Je vous montrerai ensuite quelques enfants de bénédiction, amis de Jésus et vos modèles, et parmi eux, un petit canadien, Claude Pelletier, l'aimable et innocent enfant de Sainte-Anne de Beaupré, dont nous devons ici décrire la très édifiante vie.

Jésus devenu grand montra toujours, durant les trois années de ses prédications évangéliques une grande prédilection pour les petits enfants. Un jour, comme nous le raconte le saint Evangile, Jésus se trouvant aux confins de la Judée, au-delà du Jourdain, de grandes foules l'avaient suivi, et il guérit tous les malades. Alors on lui présenta des petits enfants, pour qu'il leur imposât les mains et priât sur eux. Mais ses disciples, encore très ignorants, menaçaient ceux qui les présentaient. Jésus les voyant fut indigné et leur dit ;

" Laissez ces petits enfants venir à moi, et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est pour eux et pour tous ceux qui leur ressemblent. En vérité, je vous le dis : Quiconque n'aura

point reçu le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point." Et les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait.

Dans une autre circonstance, les disciples s'étaient approchés de Jésus, disant : " Qui, pensez-vous, est le plus grand dans le royaume des Cieux?" Et Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et leur dit :

" En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas du tout dans le royaume des Cieux. Quiconque donc se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des Cieux. Et qui reçoit en mon nom un petit enfant semblable, me reçoit. Mais celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on suspendît une meule de moulin à son cou, et qu'on le précipitât au fond de la mer."

On voit, par ces dernières paroles du divin Maître, combien c'est un crime horrible de scandaliser de petits enfants ! Et pourtant, hélas ! combien de malheureux chrétiens qui n'y prennent point garde.

Plus tard, lorsque Jésus fit son entrée triomphante dans Jérusalem, il trouva ses petits amis, les enfants qui l'acclamèrent dans le temple : HOSANNA AU FILS DE DAVID !

On voit par là, que notre divin Sauveur, dans ses courses évangéliques, était toujours entouré de petits enfants. C'étaient des enfants de bénédiction : et la grande histoire de l'Eglise catholique nous montre, à toutes les époques, des enfants sur lesquels la bénédiction divine a reposé avec prédilection, comme sur les petits enfants de l'Evangile.

Dominique de Gusman fut un de ces enfants de bénédiction. Sa mère, dès avant sa naissance, vit en songe un signe (1) qui présageait sa destinée future. Son baptême fut accompagné d'un nouveau signe. Son parrain vit en songe une étoile qui brillait sur le front du nouveau baptisé. Et, en effet, son visage parut enveloppé d'une clarté extraordinaire, qui remplit de respect et d'admiration tous ceux qui le regardaient. Saint Dominique conserva toute sa vie une physionomie radieuse.

(1) Le chien tenant dans sa bouche une torche allumée pour embraser toute la terre.

Dominique fut élevé avec une tendresse presque excessive par sa mère ; mais aussitôt qu'il fut en état de marcher, il lui arriva souvent de descendre silencieusement de son lit, pour se coucher sur le plancher. Il voulait ainsi imiter Jésus, dont sa pieuse mère lui avait raconté l'enfance et qui n'avait eu pour berceau qu'une crèche dure et froide. L'homme montre d'ordinaire dans ses premières inclinations ce qu'il doit être un jour : Dominique savait à peine parler, qu'il demandait déjà à aller à l'église. On aurait tort d'attacher peu d'importance à ces propensions de l'enfance. Quand un enfant témoigne de bonne heure, comme saint Dominique, le désir d'aller à l'église et d'imiter Jésus, c'est un bon signe pour l'avenir et cet enfant ne peut manquer d'être agréable au bon Dieu.

O Dominique, notre Père, demandez pour notre vaste pays du Canada où vos enfants exercent un ministère fructueux, demandez à Notre-Dame du Très Saint Rosaire que cette très douce Reine du Ciel veille sur tous nos petits anges de la terre, et leur inspire, comme à vous, le désir d'aimer Jésus, son divin Enfant,

de l'honorer elle-même en récitant fidèlement le chapelet et d'aller souvent à l'église

Saint Louis de Gonzague, *cette perle toute céleste* de la Compagnie de Jésus, l'angélique Louis, fut comme saint Dominique, un enfant de bénédiction. A l'âge de quatre ans, Dieu le permettant ainsi, il fut exposé à la perte irréparable de son âme, par une impardonnable imprudence de son père ! Mais il avait, comme Dominique, une mère très pieuse qui le sauva et lui mérita de mener ensuite jusqu'à sa mort une vie tout angélique sur la terre. O quel trésor et pour l'Eglise et pour la société qu'une mère vigilante, une mère pieuse et douce, une *bonne mère de famille*!

Aussitôt que Louis fut venu au monde, sa pieuse mère fit sur lui le signe de la croix, et lui donna sa bénédiction. Sur les registres de baptême de cette époque, on plaçait quelquefois à côté des noms de l'enfant, l'expression des vœux que l'on formait pour lui, et qui souvent devenait comme une sorte de prophétie. Auprès du nom de Louis de Gonzague on écrivit ces mots : " Sois agréable à Dieu ! Vis pour le bien des hommes ! " Ces espérances furent plei-

nement réalisées. Dès l'âge de quatre ans, Louis aimait déjà à se retirer dans un endroit écarté de la maison paternelle, pour y prier à l'aise. Il était content, quand il pouvait faire du bien aux pauvres. Sa mère constatait avec joie l'heureux succès de ses efforts et redoublait de soins et de vigilance. Mais son père qui était militaire, songeait à lui inspirer le goût des armes. Il dut aller passer quelques mois à Casal-Major(1), afin de lever un régiment italien pour le roi d'Espagne, en vue d'une expédition contre Tunis. L'idée vint au marquis d'amener avec lui le jeune Louis, qui avait alors quatre ans. Il lui fit faire un costume militaire, lui donna des armes proportionnées à son jeune âge, et voulut qu'il vécût avec les soldats, qui l'aimaient et l'accablaient de leurs caresses. Mais ce que la marquise, sa pieuse mère, avait craint, arriva. Louis n'apprit rien de bon dans cette compagnie de militaires, et retint quelques mots grossiers qu'il répétait sans les comprendre, mais qui lui coûtèrent plus

(1) Ville d'Italie, dans la province de Crémone, sur la rive gauche du Pô.

tard bien des larmes. Tout jeune qu'il était, ou plutôt par cela même qu'il était jeune et sans expérience, il voulait faire tout ce qu'il voyait faire aux soldats. Entre autres choses, il voulait comme eux faire détonner les armes à feu. Un jour que le camp dormait, il prit de la poudre dans les gibernes pour faire partir une pièce de canon qui se trouvait sur les remparts. Il courut ainsi un grand danger.

Au moment de s'embarquer avec les troupes pour Tunis, le marquis de Gonzague renvoya son jeune fils auprès de sa mère. Elle remarqua aussitôt le changement qui s'était opéré en lui, et lui fit comprendre tout ce qu'il y avait de vilain dans les paroles qu'il avait apprises auprès des soldats de son père. Louis en eut tant de repentir, qu'il versa un torrent de larmes et ne répéta plus jamais les mots que sa mère lui avait reprochés. Il ne pouvait plus même les entendre dans la bouche des autres sans éprouver un frisson d'horreur dans tous ses membres.

Le Marquis, son père resta trois ans absent. A son retour, Louis avait sept ans. Il avait alors fait tant de progrès

dans la piété, qu'il consacrait tous les jours plusieurs heures à la prière ; et il est devenu ce Saint admirable, donné pour Patron et modèle à toute la jeunesse chrétienne ; et dont la sainte Eglise, notre Mère, demande à Dieu pour nous, au jour de sa fête, la puissante protection par cette belle prière : " O Dieu, qui distribuez les biens du ciel, et qui avez réuni dans le jeune Louis, cet ange de la terre, les merveilles de l'innocence et de la mortification, faites, par ses mérites et son intercession, que, si nous n'avons pas sa pureté, nous imitions au moins sa pénitence."

Un jour, dans un de ces sites enchanteurs qui avoisinent la grande ville de Naples (en Italie), une noble dame tenait près d'elle, un doux et aimable petit adolescent. Avec le brûlant désir d'en faire un saint, elle lui parla ainsi : " Mon cher enfant, tu dois devenir de jour en jour meilleur ; car Dieu te donne la grâce nécessaire pour cela. — Je le veux et le désire, chère mère, répondit l'enfant ; mais que dois-je faire pour cela ? — Parle peu ; ne sois jamais oisif ; pense souvent à Dieu, en travaillant, seul ou en compagnie ; déplore

dans ton jeune cœur et en silence les désordres du monde ; crains jusqu'à la plus légère faute ; récite régulièrement tes prières ; honore tout particulièrement la Mère de Dieu, aie toujours présents à la pensée les tourments des damnés en enfer, et la joie des saints dans le Paradis, n'aie aucun attachement désordonné aux choses de la terre ; fais le plus de bien que tu pourras ; sois sobre dans le boire et le manger ; supporte avec calme, pour plaire à Dieu, le blâme et la critique, en toutes tes actions n'aie en vue que la seule gloire du bon Dien ; recours souvent au sacrement adorable de l'Eucharistie, et à mesure que tu grandiras, applique-toi à servir fidèlement la Sainte Eglise Catholique, notre Mère."

Le jeune adolescent suivit ponctuellement ce sage plan de conduite. Le résultat fut qu'il conçut une profonde horreur du péché. Un jour, il prit part à un jeu de paume organisé par ses camarades. Il aurait mieux aimé rester à la maison ; mais il consentait à jouer pour ne pas leur déplaire. Bien qu'il fût très maladroit au jeu, la chance tourna de son côté, et il gagna les enjeux. Cela contraria un de ses grands camarades,

qui lui dit : " Tu as triché ! " Sur ce mot, le gagnant jeta avec dédain les enjeux. " Quoi ! s'écria-t-il indigné, croyez-vous que l'on puisse offenser Dieu pour quelques misérables pièces de monnaie ! "

Aussitôt il quitta la compagnie et passa le reste de la récréation à prier. Quand vint le soir, les joueurs de balle s'en retournèrent chez eux. Après avoir longtemps cherché leur jeune camarade, ils le trouvèrent à genoux, devant une petite image de la Vierge qu'il avait attachée à un arbre. Touchés de cet exemple, ils s'attachèrent davantage à lui et ne le quittèrent plus.

Ce jeune adolescent s'appelait Alphonse. Alphonse, suivant les conseils de sa pieuse mère, est devenu un Saint et un grand Saint, et aujourd'hui la vie de ce Saint occupe une place à part dans la sainte Eglise. Il a vécu presque de notre temps. Dans sa vie, dit un de ses illustres panégyristes (1) il a uni le zèle d'un apôtre à l'austérité d'un trappiste, et la science d'un docteur à l'humilité d'un publicain. Sa Théologie

(1) Le Cardinal Wiseman.

morale examinée et approuvée par le Saint Siège a rendu son nom célèbre dans tout l'univers. Il semble que partout la piété ne parle plus à Notre-Seigneur, dans le Sacrement de son amour, et à la sainte Vierge, sa divine Mère, que par les livres de saint Alphonse de Liguori. Toutes les vertus qu'il recommande aux autres, éclatent dans sa propre vie.... Enfin son esprit lui a survécu : il anime encore la Congrégation du Rédempteur ; et le Saint, dans la personne de ses Enfants, évangélise encore nos campagnes.... (1)

---

(1) Actuellement l'éloge des Rédemptoristes n'est plus à faire. Tout le monde connaît les Pères de la bonne Sainte Anne, et les travaux apostoliques auxquels ils se livrent parmi nous, comme tous nos autres zélés missionnaires pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

CHAPITRE PREMIER

Le vrai bonheur d'une mère. — Naissance du Frère Didace : ses premières années.

L'an dernier en commençant une courte notice sur l'Anneau des fiançailles de la bonne Sainte Anne, destinée aux *Annales* de notre grande Sainte, il m'était venu une pensée. Je me demandai à moi-même si la pauvre mère de famille qui a tant de tribulations, tant de misères ici-bas, pouvait être heureuse, et où pouvait se trouver le vrai bonheur d'une mère. Je me souvins alors d'une visite faite autrefois au désert de la Palestine, visite qui fut une des plus émouvantes de ma vie. Après avoir erré longtemps dans une vaste solitude, ouverte de tous côtés aux incursions des Bédouins nomades, je me trouvai prosterné sur la tombe d'un Saint.... Ce Saint, aujourd'hui docteur de l'Eglise, a parlé admirablement de notre grande Thaumaturge, la

bonne Sainte Anne ! Dans l'office même de la Sainte il nous révèle à tous le secret du vrai bonheur d'une mère. Saint Jean Damascène, à la fin de son deuxième et admirable sermon sur la naissance de Marie, pensant au bonheur de sa mère, s'écrie dans l'entraînement de son âme ravie : *Vere beata es, ac ter beata* ! "O bonne Sainte Anne ! oui, vous êtes vraiment heureuse et trois fois heureuse !... vous avez donné au monde cette ENFANT, au nom suave, incomparable don de Dieu, MARIE qui à son tour a donné à la terre la suave *Fleur de vie*, JÉSUS, notre adorable Maître."

Une mère est donc heureuse, lorsque le bon Dieu lui donne des enfants de bénédiction. Elle était heureuse, cette illustre princesse qui donna le jour, sur les marches du trône, à la petite Cunégonde, aimable enfant, ange de la terre, qui, dès l'aurore de la vie, avait déjà appris à connaître la Fille divinement aimable de la bonne Sainte Anne et qui la salua, prodige rare ! le jour même de sa naissance par ces paroles ravissantes : "Je vous salue, Reine des Cieux, Mère du Roi des Anges."

Dans un autre article adressé aux mêmes *Annales*, il y a quelques semaines, article qui a été lu par plus de soixante mille familles canadiennes, toutes dévouées par les vrais sentiments du cœur à leur grande Bienfaitrice, la bonne Sainte Anne, nous écrivions les lignes suivantes : " C'est bien avec raison que, dans ses litanies, la bonne Sainte Anne est invoquée comme PORT DE SALUT POUR CEUX QUI NAVIGUENT, *Portus salutis navigantium*. .

Nous voyons en effet qu'un très grand nombre de prodiges opérés par l'intarissable bonté de notre incomparable Thaumaturge ont pour objet des personnes qui naviguent.

Ici dans notre religieux et reconnaissant pays du Canada, l'origine de la dévotion à notre grande Sainte n'est-elle pas due à un prodige opéré en faveur des pauvres navigateurs délivrés par la Sainte des angoisses d'un naufrage imminent ?

Nous avons lu avec un sentiment de filiale reconnaissance le pieux *Manuel de dévotion* à la bonne Sainte Anne, par un Père Rédemptoriste.

Ce petit livre, où l'on respire d'un

bout à l'autre le doux parfum d'une piété aimable et confiante envers notre grande Sainte, nous rappelle, dès sa première page, la tradition suivante, aujourd'hui, ce nous semble, bien admise au Canada : " Une tradition populaire rapporte que des marins bretons, naviguant sur le Saint-Laurent, y essuyèrent une affreuse tempête. En grand danger de périr, ils invoquèrent la protection de Sainte Anne et firent le vœu de construire une chapelle en son honneur, au lieu même où ils mettraient pied à terre, si elle les sauvait du naufrage. Leur prière fut exaucée. Ils abordèrent sur la rive nord du fleuve, à sept lieues au nord-est de Québec. En accomplissement de leur promesse, ils y bâtirent une modeste chapelle sous le vocable de Sainte Anne.... Sainte-Anne fut la sixième paroisse du pays.. Le P. André Richard, Jésuite, s'y rendit en 1657, et le 28 juillet de la même année il y baptisa Claude Pelletier, qui devint plus tard le Frère Didace, Récollet, premier Canadien mort en odeur de sainteté...."

Nous mettions comme notice explicative au bas de la page : " L'inscription

gravée au bas de son portrait, exposé au sanctuaire de Sainte Anne, ajoute: *Et que Dieu honore par plusieurs miracles.* Le nom de Claude Pelletier (le Frère Didace) se trouve inscrit le premier en tête d'une feuille volante, et le R. Père (de Sainte Anne) qui eut la bonté de nous communiquer le registre des baptêmes, nous persuada que l'humble Frère est le *premier-né* de la paroisse. Cette affirmation nous réjouit beaucoup ; si elle se vérifie, nous y trouverons un nouveau motif de gratitude envers la bonne Sainte Anne qui aurait ainsi donné son *premier-né* aux premiers apôtres du pays, les Récollets, dont Didace (Claude) Pelletier fut le premier Frère canadien et qui sera, nous en avons la douce espérance, et peut-être à bref délai, le premier Enfant du Canada que la Sainte Eglise élèvera aux honneurs de la Béatification."

Dans la première moitié du dix-septième siècle, une âme privilégiée quittait le beau pays de France, se confiait, résolue, aux flots de l'Océan et remontait ensuite paisiblement, sous la protection de la bonne Sainte Anne, le cours majestueux du Saint-Laurent,

pour s'arrêter aux rives mystérieuses de Beaupré. Elle ignorait, en effet, tout cet avenir plein de mystère, où le ciel allait se mettre en contact avec la terre dans ce lieu béni que le peuple fidèle désigne aujourd'hui simplement, tant il est connu, par ces mots : *la Bonne Sainte Anne, aller à la Bonne Sainte Anne.* Elle ignorait encore davantage, si je puis parler ainsi, la merveille que l'amour divin devait opérer sans retard pour elle-même.

Dans le tableau généalogique des premiers colons qui viennent habiter la Nouvelle France, nous voyons figurer celui de Catherine Vannier née en France, en l'année du Seigneur 1624. Catherine épousa le sieur Georges Pelletier et tous deux se fixèrent à Sainte Anne. Les deux époux vivaient ensemble dans l'union, la paix et la crainte de Dieu, lorsqu'il plut au Seigneur d'exaucer leurs désirs en leur donnant un enfant de bénédiction.

Cet enfant vint au monde le 28 juillet de l'an 1657 et il sentit, le même jour, couler sur son jeune front les eaux régénératrices du saint Baptême.

Le premier-né de Georges Pelletier

et de Catherine Vannier, sa vertueuse épouse, reçut le sacrement de Baptême par le ministère du R. Père André Richard, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dont nous avons parlé plus haut, et on lui donna au Baptême le nom de Claude qui était celui de son parrain, mais qui sera changé plus tard en celui de *Didace*, ainsi que nous le verrons au cours de cette notice.

Rien de bien particulier ne signala les premières années du petit Claude, si ce n'est que les anges veillaient avec une grande sollicitude autour de son berceau. Son heureuse mère, de son côté, l'entourait de tous les soins délicats que le cœur d'une mère sait prodiguer à son premier-né, et ce petit ange de la terre montra bien vite qu'il comprenait cette tendresse maternelle, en y répondant par un angélique sourire.

Le 18 octobre (1658), la mère du petit Claude donna le jour à une fille qui reçut au Baptême le nom de Marie-Madeleine ; et enfin le 24 février 1661, une autre fille reçut sur les fonts baptismaux le nom de Catherine, comme sa mère. Après cela la ver-

tueuse épouse de Georges Pelletier n'eut plus d'enfants. Les deux sœurs grandirent pieusement sous le toit paternel et plus tard elles se marièrent et furent à leur tour, dans le monde, de bonnes et édifiantes mères de famille.

Mais au jeune Claude, la divine Providence réservait une autre destinée. Claude devait traverser le désert de la vie, jusqu'à l'âge de 21 ans, sans s'égarer ni à droite ni à gauche ; il devait passer à travers les sentiers glissants et fangeux du monde, sans même en recevoir la moindre éclaboussure qui pût ternir la blanche robe de son innocence baptismale. Ce privilège de choix, il le devra après Dieu, à la prudente tendresse, à la vigilance, à la sollicitude toute chrétienne de sa vertueuse mère.

Depuis plus de deux siècles, la mère du jeune enfant est descendue dans la tombe, ignorée du monde et jusqu'à ces derniers jours, nul ne soupçonnait même son existence. Les Pères de Sainte Anne viennent de découvrir cette tombe vénérable et les pèlerins, allant à la bonne Sainte Anne, reconnaissants pour les faveurs obtenues par l'intercession du bon Frère Didace

seront heureux désormais de faire une visite à cette tombe, dans le cimetière paroissial où reposent les restes de sa vertueuse mère.

Plus d'un lecteur jusqu'ici se sera déjà demandé peut-être pourquoi nous nous arrêtons si longtemps devant un enfant qui est encore assis sur les genoux de sa mère. Ames pieuses, pour qui nous écrivons spécialement ces lignes, vous ne nous permettrez pas de vous redire les paroles que Notre-Seigneur adressait à ses disciples, alors qu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit Saint, le Dieu de Lumière : "Et vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence et ne comprenez-vous rien aux mystères du royaume de Dieu ?"

Eh quoi ! Didace, l'enfant béni de cette femme vénérable, est une *âme virginale*. Et ne savez-vous donc pas le prix que Notre-Seigneur avec toute la Cour céleste attache à une âme virginale ?

Lorsque le Roi immortel des siècles, la couronne de tous les Saints, la pureté des vierges, inclinant les cieux descend sur la terre pour prendre dans la réalité d'un abaissement infini notre pauvre et

infirme nature, que fait-il, ce divin Jésus, notre adorable Maître ?.... Il se choisit une âme virginale, prédestinée de toute éternité, pour être sa Mère, MARIE, la Vierge sans tache, Marie Immaculée ! Jésus ne révèle d'abord le grand mystère de l'Incarnation qu'à des âmes virginales. Durant les trois années entières de ses courses évangéliques, il montre partout sa prédilection pour les âmes innocentes et pieuses ; et lorsqu'il s'est choisi ses douze Apôtres, ses préférences divines sont toujours pour saint Jean qui de là se nomme le disciple bien-aimé, et c'est à lui qu'à l'heure suprême du Calvaire, il lègue sa Mère et pourquoi ? parce que, nous dit la sainte Eglise, Jean était une âme simple et pure, une âme virginale......

CHAPITRE DEUXIÈME

LA PREMIÈRE JEUNESSE DU FRÈRE DIDACE. — CHOIX D'UN ÉTAT.

Le jeune Claude fut donc élevé par sa pieuse mère dans la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse. Nous savons par les saintes confidences qu'il fit plus tard lui-même, qu'il n'alla jamais dans la compagnie des jeunes enfants viciés ou corrompus. Il fut modeste, tranquille, doux de caractère, un enfant selon le cœur du bon Dieu.

Les détails nous manquent sur sa vie intime au foyer domestique jusqu'au jour où, ayant connu la vie des premiers missionnaires qui vinrent évangéliser la Nouvelle France, il exprima le désir de quitter le monde pour embrasser le même genre de vie. Nous savons cependant qu'il passa l'âge si périlleux de la première jeunesse dans une grande pureté de conscience et qu'il fut toujours un modèle, parmi les autres jeunes gens de son âge, dans la paroisse de la Bonne Sainte Anne.

Il eut à cette époque de la vie, où tant de pauvres jeunes gens font naufrage en perdant la grâce de Dieu, il eut, pour conserver le précieux trésor de l'innocence, à lutter lui aussi contre les assauts du démon ; mais soutenu par la prière, une vie sobre et pénitente, la fréquentation des sacrements, une dévotion spéciale à la Sainte Vierge, il conserva son âme pure et ne connut en rien les vices dégradants dont tant d'adolescents, dans ce siècle pervers, se rendent les tristes esclaves, parce qu'ils ne prennent pas les moyens efficaces de les éviter. De là ils traînent, les malheureux, jusqu'à la tombe, avec la honte d'une jeunesse misérable, toute une vie souillée de crimes et se présentent le cœur vide de bonnes œuvres devant le redoutable tribunal du Souverain Juge, n'ayant rien fait de méritoire pour le ciel, parce qu'ils n'étaient point dans l'amitié du bon Dieu, mais dans sa disgrâce. Ils ont ainsi rassemblé sur eux, dit l'Esprit-Saint, la turpitude et l'ignominie et leur opprobre ne sera pas effacé : il durera pendant toute l'éternité ! Car c'est un proverbe sacré : " Le jeune homme suit sa voie : lors même qu'il

sera vieux, il ne s'en écartera pas."

Ah! si tous les jeunes mondains connaissaient la joie, le bonheur tranquille que goûte un cœur pur, comme ils mépriseraient eux aussi ces plaisirs passagers, ou plutôt ces folies du monde qui ne laissent que du vide autour du cœur et du remords au fond de la conscience.

Samuel de Champlain avait jeté les fondements de Québec, en l'année 1608. Bien persuadé qu'une colonie naissante ne saurait devenir prospère, si elle n'était arrosée et fécondée de la divine parole cet homme de bien songea à appeler à son aide des Missionnaires. A cet effet il recourut à l'autorité ecclésiastique en même temps qu'au pouvoir civil. Sa Majesté très chrétienne facilita, en pleine harmonie avec le Nonce apostolique, représentant de Notre Saint Père le Pape en France, l'envoi d'une première colonie d'ouvriers apostoliques. Le choix, dans les desseins de la divine Providence, était tombé sur les Enfants de saint François d'Assise. La Province de Saint-Denis, près Paris, des Franciscains de la stricte Observance appelés *Récollets*, choisit quatre de ses Religieux pour cette première mission au Canada:

le R. Père Denis Jamay, comme Supérieur, avec le titre de Commissaire ; le Père Jean d'Olbeau, pour successeur, en cas de mort ; le Père Joseph Le Caron et le Frère Pacifique du Plessis. Les Récollets du reste étaient très connus à la Cour ; car ils exerçaient au nom du Roi la charge importante d'Aumôniers (chapelains) dans les armées de terre et de mer (1). Ces hommes apostoliques, munis des pouvoirs nécessaires pour leur importante mission partirent de Paris, à pied, suivant la prescription de leur sainte Règle. Ils firent ainsi plus de cinquante lieues, marchant nu-pieds, demandant l'aumône, et arrivèrent à

(1) C'est ainsi qu'un autre Franciscain, André Thévé, le prodige de son temps, *ami et correspondant* de Jacques Cartier, avait fait, comme astronome du Roi, jusqu'à cinq fois le tour du monde, chose vraiment prodigieuse, si l'on songe qu'à cette époque, on n'avait d'autres moyens de transport que des bâtiments à voiles. Le Père Thévé parlait *vingt-huit langues vivantes* il a laissé des relations de ses étonnants voyages ; on les conserve, comme ouvrages rarissimes, à l'immense Bibliothèque Nationale à Paris, qui contient au-delà de deux millions de volumes. C'est là que nous avons pu les consulter nous-mêmes, en 1876, sous la surveillance ininterrompue d'un gardien d'office, debout à mes côtés, et les yeux constamment fixés sur mes mains et sur ma plume.

Honfleur, vers l'embouchure de la Seine, où ils s'embarquèrent le 24 avril 1615, vers les 5 heures du soir, alors que les vents et la marée leur étaient favorables. Ils eurent une traversée heureuse, à bord du *Saint-Etienne*, bâtiment jaugeant 350 tonnes, et commandé par le sieur de Pontgravé. Le 25 de mai, ils mouillèrent l'ancre dans la rade de Tadoussac.

Après avoir passé 2 jours à Tadoussac, le Père Commissaire envoya le Père Jean d'Olbeau à Québec y préparer toutes choses ; lui-même le suivit, 5 ou 6 jours après, avec les deux autres Religieux. Le Père Jean d'Olbeau, d'accord avec M. de Champlain, traça le plan du premier logement des Missionnaires, une petite chapelle avec maison. Le Père Denis ne fit que passer par Québec, où il laissa le Père Jean pour les travaux, et il monta jusqu'à Trois-Rivières, avec le Père Joseph. Lorsque tout fut prêt à la résidence de Québec, le Père Jean chanta, avec une grande consolation, la première messe solennelle ; c'était le 25 juin de l'année 1615 (1). Le Père Com-

(1) Quelques historiens ont inféré de là que cette messe a été la première qui ait jamais été dite ici

missaire revint ensuite de Trois-Rivières où il laissa le Père Joseph Le Caron, pour y administrer les sacrements aux Français et pour étudier les mœurs et la langue des sauvages. Ce Père y bâtit une résidence et une petite chapelle où il dit la première messe le 26 juillet 1615. Le même Père redescendit à Québec où l'on tint conseil. Il y fut résolu que le Père Commissaire resterait à Québec, comme centre de la contrée, pour s'étendre de là jusqu'à Trois-Rivières. Le Père d'Olbeau fut choisi pour

sur nos rives canadiennes. Mais les savants rejettent cette assertion comme dénuée de vraisemblance. Il leur répugne, en effet, d'admettre que des Religieux (trois prêtres) arrivés ici déjà depuis deux longs mois, soient restés si longtemps sans dire la messe, puisqu'ils avaient avec eux tout ce qu'il fallait pour cela, c'est-à-dire un autel portatif, des vases sacrés, des ornements sacerdotaux.... Ils ne trouvent même pas vraisemblable que durant l'exploration de Jacques Cartier, la sainte messe n'ait point été célébrée quelque part. Mais ils se demandent quand, où, et par qui a dû être offert la première fois l'auguste sacrifice de nos autels. Chacun donne ses conjectures. — Le savant et pieux John G. Shea (trop tôt enlevé à l'Eglise et aux lettres) est d'avis que c'est à l'Ordre de St François que revient encore cette primauté, et que c'est très probablement le célèbre Père André Thévé, qui, dans ses explorations sur nos côtes, a célébré la première messe qui ait jamais été dite au Canada.

les Montagnais. Tadoussac serait son poste et de là il rayonnerait jusqu'au Golfe. Enfin le Père Le Caron monterait jusqu'au pays des Hurons et des autres tribus de l'Ouest.

Le Père Jean d'Olbeau quitta Québec le 2 décembre pour se rendre à son poste, à Tadoussac ; il s'y construisit une petite hutte, dans laquelle il arrangea une chapelle en forme de cabine, afin d'y réunir les Français et les Indiens. Le zélé Missionnaire courut les bois pour visiter les Montagnais presque toujours errants et vagabonds, et il arriva ainsi jusqu'aux plages des Esquimaux, en-deça et au-delà des Sept-Iles, plantant partout la croix ; puis il remonta à Québec pour rendre compte de sa mission au Père Commissaire.

Le Père Joseph Le Caron, de son côté, se dirigea vers Trois-Rivières, et de là partit avec des Indiens venus pour la traite, et douze Français que Champlain envoyait aux Hurons pour les défendre contre leurs ennemis. Il est impossible de décrire les fatigues d'un tel voyage de cinq ou six cents lieues dans l'intérieur des terres. Le célèbre Frère Sagard, qui arrivera au Canada

huit ans plus tard, et qui fit ensuite lui-même ce grand voyage, nous en donne une faible idée, lorsqu'il dit : " Les dangers et périls qu'on rencontre en chemin sont si grands et fréquens qu'ils ne se peuvent presque expliquer, car premièrement, en quatre-vingt ou cent sauts qu'il y a de la rivière des prairies aux Hurons, il y en a une quantité où l'on ne se hasarderait jamais si la sage conduite des sauvages ne vous en donnait l'assurance. Il faut advoüer que le marcher pieds nuds et sans sandales, comme j'ai fait par tout le voyage, allant et venant, à l'imitation de notre Séraphique Père sainct François, et des premiers Religieux de notre Ordre, qui ont parcouru toute la terre habitable en cet estat, m'estait d'une grande peine, contraint d'ainsi faire à cause qu'estant sur terre nous rencontrions souvent des rochers, des lieux fangeux et des arbres tombez qu'il nous fallait à toute heure enjamber, et nous faire quelquesfois passage avec la teste et les mains par les bois toffus, hailliers et brossailles, sans sentier, ni chemin ; mais.... la piqueure des mousquites, cousins et moucherons desquels il y a de trois ou

quatre sortes, est un autre tourment si grand qu'il semble autant de petits démons, desquels je pensay perdre la vuë, comme j'en fus offencé au visage, aux jambes et aux mains, sans m'en pouvoir garantir pour diligence que j'y apportasse, c'est pourquoi estre chaussé, et avoir de bons gands, et un voile sur la face eut été bien nécessaire. S'il faisait de la pluie ou des orages, nous ne pouvions nous en défendre, ni le jour ni la nuit, car alors elle nous tombait à plomb sur le dos, et nous coulait par dessous comme de petits torrens au penchant des montagnes, mais le pis est qu'elle nous ostait le moyen de faire chaudière et prendre notre réfection. Comme apprentif la peine m'en estait double, car ne sachant encore la langue sinon fort peu de mots, je ne pouvais qu'à peine déclarer mes pensées et manifester mes nécessitez......"

Le Père Joseph arriva au fameux village appelé Carragouha, où les Hurons le reçurent avec joie. Il passa l'hiver au milieu d'eux, baptisa quelques enfants et vieillards, à l'article de la mort, et dans ses rares moments de loisir, il se mit à composer un dictionnaire de la

langue huronne pour l'utilité de sa Mission......

C'est ainsi que les Pères Récollets, travaillèrent dans ces vastes contrées encore toutes sauvages, jusqu'à l'année 1625, où, à force de prières et de supplications, ils obtinrent des auxiliaires de la Mère-Patrie, des religieux de la Compagnie de Jésus. A leur arrivée à Québec, les Pères Jésuites reçurent une large et cordiale hospitalité chez les Récollets qui leur donnèrent la moitié de leur résidence ; les enfants de saint Ignace passèrent ainsi deux ans, sous le toit hospitalier des enfants de saint François, vivant et travaillant ensemble dans une parfaite harmonie, comme enfants d'une même famille.

Vers ce même temps, le Canada eut ses deux premiers matyrs, et le sacrifice de leur vie sera un germe de nouvelles et plus abondantes conversions.

Deux années avant l'arrivée des Pères Jésuites, la Province des Récollets de Saint-Denis avait envoyé au Canada deux autres Religieux sans compter ceux arrivés déjà depuis la première expédition de 1615.

C'étaient le Père Nicolas Viel, Reli-

gieux de grand talent et d'une rare vertu, au témoignagne de ses contemporains, et le Frère Gabriel Sagard, que nous avons déjà cité plus haut. Ils étaient partis tous deux de leur couvent de Paris le 18 mars 1623. A leur arrivée à Québec, ils s'arrêtèrent à peine et montèrent au pays des Hurons, où ils arrivèrent le même été, 20 août 1623. Le Père Nicolas, après avoir passé deux ans chez les Hurons fut invité par eux à descendre, pour les accompagner jusqu'à Québec. Le pieux Missionnaire prit avec lui un de ses disciples, le petit Ahautsic, baptisé et instruit dans la foi catholique. Nos voyageurs touchaient presque au terme de leur longue navigation, lorsqu'une tempête agita les flots et lorsqu'ils arrivèrent dans le bras de la rivière d'Ottawa à l'endroit où maintenant la voie ferrée traverse cette même rivière, entre Terrebonne et la station du Sault, des sauvages poussés par le démon, voulant se venger du Missionnaire, en haine de la religion et de celle de son jeune disciple, les prirent tous deux, profitant de la tourmente, et en vrais barbares les jetèrent dans le rapide, où ils disparurent dans les flots.

Ils moururent pour la gloire de Jésus-Christ et l'honneur de la foi catholique (1) et plus tard le peuple fidèle les considéra comme les premiers martyrs du Canada. Ce sault ou ce rapide, aujourd'hui connu de tous, a pris son propre nom, de celui de la famille religieuse à laquelle appartenait le Missionnaire : il s'appelle le *Sault-au-Récollet.*

Tout le monde connaît les graves événements qui suivirent presque l'arrivée des Pères Jésuites : la prise de Québec par les Anglais, et l'expulsion des Religieux de toute la Colonie canadienne. Après la tourmente, ce sont les Jésuites qui purent revenir les premiers, et se souvenant de l'hospitalité première, à leur tour ils firent des instances et des prières, et après mille difficultés, les Récollets purent enfin, mais longtemps après, revenir dans leur ancienne mission. Ils s'installèrent de nouveau à Québec, y établirent leur résidence, et y ouvrirent un noviciat. Ce sont ces nouveaux Religieux que connut le jeune Claude Pelletier et dont la vie édifiante

(1) "Ils furent jetés à l'eau par des hommes brutaux et ennemis de la foi." L'abbé Ferland : Histoire du Canada.

le détermina à entrer lui-même dans l'Ordre séraphique.

J'ai entendu dire très souvent, en Europe, en Asie, en Afrique et également ici en Canada que l'habit de saint François impressionne beaucoup le peuple fidèle, et qu'il exerce je ne sais quelle attraction secrète sur les cœurs des jeunes gens. C'est pour cela peut-être que du temps de N. P. S. François, et plus tard encore du temps de nos grands missionnaires, comme saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint Jacques de la Marche, et ici en Amérique saint François Solano le grand apôtre du Pérou, les jeunes gens, à l'aspect de ces hommes vénérables et de leur vêtement de bure, entraient en masse dans l'Ordre très pauvre du Patriarche d'Assise.

Le fils de Catherine Vannier, dont l'âme, à l'âge de 21 ans, était restée innocente et pure, sentit lui aussi cette attraction de la bure franciscaine. Il quitta ses parents et sa pieuse paroisse de Sainte-Anne pour se rendre chez les Récollets à Québec, au noviciat dans leur couvent de Notre-Dame des Anges.

CHAPITRE TROISIÈME

VÊTURE DU FRÈRE DIDACE, SES VERTUS.

Les Pères Récollets purent donc enfin retourner dans leur ancienne fondation du Canada. Notre intention n'est pas, on le devine aisément, de faire ici l'histoire de la Mission des Récollets, encore moins celle du Canada ; mais que le lecteur nous pardonne de lui transcrire, sinon textuellement, au moins dans son vrai sens, une page de cette histoire, écrite toute à l'honneur de nos ancêtres par un des premiers historiens du Canada (1).

"\.... Le Canada, depuis la fondation de Québec, par M. de Champlain, c'est-à-dire depuis l'origine de la colonie, a toujours eu l'avantage d'être gouverné par des hommes remarquables par leur naissance et par leurs brillantes qualités. La simplicité, la droiture, le désintéres-

(1) Le Père Leclercq : Etablissement de la foi.. Le Père Leclercq arriva au Canada en 1675.

sement, l'amour, l'union, la concorde qui régnait dans les premiers temps, fut il est vrai, mise un moment en péril par les desseins inavouables d'une société de spéculateurs sans honneur et sans conscience ; mais la fermeté des gouverneurs et le zèle vigilant des missionnaires arrêta le mal, en l'empêchant de s'étendre. Tous sans doute n'étaient point nobles, comme les De Tilly, De la Potherie ; Robineau De Bécancour.... Mais il faut connaître que d'autres chefs de familles, avant de passer au Canada étaient en France d'honorables bourgeois, artisans, fermiers, soldats ; tous gens honnêtes, probes, droits, religieux. Bien plus, un bon nombre de ces chefs de familles se rendirent au Canada avec le sincère désir d'aider les Jésuites et les Récollets dans leurs travaux et leurs fatigues pour la conversion des sauvages. On essaya bien d'envoyer ici, de France, des gens suspects ; mais ni les gouverneurs, ni les missionnaires, ne voulurent jamais les admettre. Les colons étaient examinés et choisis. — Je n'oublierai point ce qui me fut dit un jour, peu avant mon départ pour le Canada, par un homme de mérite qui a

résidé dans ce pays et qui a restauré notre première mission, le T. R. P. Germain Allard, depuis évêque de Vannes. Ce digne religieux me dit donc que je serais surpris de trouver au Canada un peuple si bon, qu'il ne connaissait point en France une province qui pût égaler le Canada ; que j'y rencontrerais généralement plus de talent, de pénétration d'esprit, de politesse, d'élégance même dans le maintien ; peu d'ambition et de désir de paraître ; une volonté capable de grandes choses. En arrivant ici, je n'ai point trouvé d'exagération." (1)

Mgr François de Laval-Montmorency, évêque titulaire de Pétrée et nommé évêque de Québec le 1er octobre 1674, ayant obtenu les bulles d'érection de l'évêché et de son Chapitre, arrivait de France à Québec, au commencement de septembre 1675. Son retour causa

(1) Ah ! si nos chers Canadiens se rappelaient bien la noblesse de leur origine et les grandes qualités de leurs ancêtres, comme ils verraient s'accomplir vite la divine promesse faite autrefois au Père des croyants. Comme ils verraient leur race se multiplier pour devenir un grand peuple ; grand par la supériorité du don de l'intelligence que Dieu lui a départi avec usure, et grand dans sa reconnaissance, en restant un peuple inébranlable dans sa foi.

dans la colonie une joie universelle : Dieu, dans sa bonté, donnait un saint au Canada (1). Le R. P. Potentian Ozon, Ex-Provincial de la Province de Saint-Antoine de Padoue, en Artois, alors Custode de celle de Paris, vint au Canada, en même temps, comme Visiteur de la Mission. De nouveaux renforts de religieux venus de France, permirent d'établir la vie régulière à Notre-Dame des Anges. Toutefois le local était trop restreint pour les besoins de la communauté. Le Comte de Frontenac eut la bonté d'élever à ses propres frais et dépenses, une bâtisse de 60 pieds de long, sur 31 de large. Il en donna la partie supérieure aux Récollets où ils établirent chœur, cloître et neuf cellules pour les Religieux ; le bas, il se le réserva pour lui-même. Et c'est là qu'il se retirait pour faire sa retraite de dix ou quinze jours, à chacune des cinq grandes fêtes de l'année ecclésiastique.

(1) Oh ! quelle gloire et quelle allégresse, si le Canada, et tout spécialement le diocèse de Québec, voyait, en un même jour, élevés aux honneurs de l'autel, son premier Evêque et le premier-né de la bonne Sainte Anne, (Mgr de Laval et son diocésain le bon Frère Didace). Prions et espérons.

Cette générosité du Gouverneur permit aux Pères d'établir leur noviciat à Notre-Dame des Anges.

Le Père Ozon donna l'habit du premier Ordre de saint François, le 9 mai 1677 à l'aîné des fils de M. Denis, un des principaux colons de la Nouvelle-France ; le jeune novice reçut en religion le nom de Joseph ; et le Père Joseph Denis fut le premier Récollet canadien dans l'ordre de la prêtrise.

Deux ans plus tard, le 3 février de l'année 1679, le Père Valentin Le Roux qui avait succédé au Père Potentian Ozon, donna le saint habit à notre Claude Pelletier, qui prit en religion le nom de Frère Didace ; le Frère Didace fut ainsi de son côté le premier franciscain canadien dans le rang des simples frères.

La beauté de l'âme d'un saint se reflète dans les vertus qu'il a pratiquées et dont il nous a laissé l'édifiant exemple. Le Frère Didace, dès son entrée au noviciat, travailla à acquérir les vertus qui avaient été les plus chères au cœur de St François et à s'y perfectionner tous les jours davantage jusqu'à sa mort, durant les vingt années de sa vie religieuse.

Nous dirons ici un mot de celles qu'il a pratiquées à un degré plus héroïque.

La Pauvreté. — Saint François d'Assise avait établi son Ordre sur la plus stricte pauvreté. Il en posa ainsi la pierre angulaire : " J'ordonne fermement à tous les Frères de ne jamais recevoir, en aucune manière, ni argent ni monnaie, ni par eux-mêmes ni par aucune personne interposée.... Et que les Frères n'aient rien en propre, ni maison, ni lieu, ni aucune autre chose ; mais se regardant comme des pèlerins et des étrangers en ce monde, servant Dieu dans la pauvreté et dans l'humilité, qu'ils aillent avec confiance demander l'aumône. Et qu'ils n'aient point honte de le faire, puisque Notre-Seigneur s'est fait lui-même pauvre par amour pour nous. Voilà, mes très chers Frères et mes enfants bénis à jamais, l'excellence de cette sublime pauvreté qui vous a faits héritiers et rois du royaume des cieux : elle vous dépouille des biens de la terre ; mais qu'elle vous rend grands en vertu ! Que ce soit là votre partage : c'est ce qui conduit dans la terre des vivants. O mes Frères bien-aimés, attachez-vous-y donc entièrement et pour le nom

de N.-S. Jésus-Christ ne désirez jamais posséder autre chose sous le ciel. . ."(1)

La pauvreté du Fils de Dieu dans sa naissance, durant toute sa vie et à sa mort, dépouillé de tout sur l'arbre de la Croix, avait fait tant d'impression sur le cœur de François, que lui-même embrassa cette vertu avec une ardeur inexprimable. Bossuet, dans son inimitable panégyrique du Saint l'appelle *l'amateur désespéré de la pauvreté.* Pour sa nourriture, il aimait toujours mieux ce qu'il demandait de porte en porte, pour l'amour de Dieu, que ce qu'on lui offrait spontanément. Et lorsqu'il rencontrait quelque pauvre qui semblait vêtu plus pauvrement que lui, il s'en faisait un reproche, se frappait la poitrine et se prenait à pleurer amèrement.

La grande sollicitude de ce saint homme était vis-à-vis des églises et des habitations des Franciscains, ses religieux et ses frères. Il voulait absolument que tout fût très petit et très pauvre.

Or le Frère Didace étudiait tous les jours cette grande leçon de pauvreté

(1) Chap. VI, de la Règle des Frères-Mineurs,

donnée par son séraphique Père. Dans ses ferventes prières, il en demandait le secret à Notre-Seigneur et son âme toujours recueillie, en savourait silencieusement toutes le délices.

Son biographe, le Père Joseph Denis, qui avait promis une *Vie* plus ample et plus intime du bienheureux Frère, avec lequel il avait toujours vécu, ne nous a laissé malheureusement que quelques mots échappés à son amitié et à son affectueuse admiration. Et néanmoins ces quelques mots sont toute une révélation pour nous.

En parlant de l'esprit de pauvreté du Frère Didace, le Père Joseph dit : " Sa pauvreté était si extrême qu'il n'a jamais voulu avoir seulement une tunicelle de rechange, dans les grandes chaleurs de l'été, lui qui y était continuellement exposé, travaillant à la charpente de toutes les maisons et églises que nous avons eu à bâtir, dans nos missions au Canada...."

En se refusant ainsi des choses de première nécessité, on devine ce que ce vrai disciple du pauvre d'Assise a dû s'imposer de mortifications et de privations continuelles pour avoir tout le

mérite de la sainte vertu de pauvreté pratiquée ainsi jusqu'à l'héroïsme.

SON ESPRIT DE MORTIFICATION ET DE PÉNITENCE. — L'honnête artisan, le jeune homme robuste, le vertueux père de famille qui a travaillé toute la journée à un travail dur, pénible, sent, le soir venu, le besoin de réparer ses forces par une nourriture fortifiante, suivie d'un repos convenable. Mais si la nourriture n'était point assez substantielle ou que le sommeil vînt à lui manquer, la pauvre nature de ce travailleur s'abandonnerait sans doute à des plaintes amères ; les forces de cet homme le trahiraient sans délai et, dépérissant de jour en jour, il se sentirait devenir incapable de continuer son labeur et d'en porter la fatigue.

Hier, le Frère Didace était ce travailleur, jeune homme encore d[illegible] de, plein de vigueur, port[illegible] le poids du jour et de la chaleur, mais aussi prenant bon sommeil et bonne nourriture. Aujourd'hui nous le voyons tout transformé, il est devenu un autre homme. Il travaille encore, mais il ne mange presque plus ; il se fatigue encore,

mais il dort à peine. “ Et en effet, nous dit le Père Joseph (qui était son directeur de conscience et qui fut aussi presque toujours son supérieur), lorsque dans tous ces grands et pénibles travaux de charpente et de constructions, je voulais modérer ses abstinences et ses jeûnes, il me suppliait de le laisser faire, afin de ne pas le priver de la satisfaction de pratiquer sans dispense toutes les austérités de sa sainte Règle. Et il en observait rigoureusement les abstinences et les jeûnes prolongés.”

Il est d’usage, dans les couvents de l’Ordre de saint François, comme généralement dans tous les autres grands Ordres, de se lever au milieu de la nuit pour chanter ou pour psalmodier les Matines ; tout le monde comprend combien est dur à la nature ce lever de la nuit, cette interruption et cette privation de sommeil, surtout après une journée d’abstinence ou de jeûne et accompagnée d’un travail fatigant.

Or, ici encore, le Frère Didace voulait vivre sans dispense ; et lorsque le même Père Joseph lui représentait qu’en agissant ainsi, il abrègerait notablement sa vie, ne donnant aucun relâche à la na-

ture, il lui répondait humblement qu'il aimerait bien mieux mourir dix ans plus tôt, en observant sa Règle, que d'avoir à se reprocher plus tard de s'être trop écouté lui-même ; que du reste, l'Ordre de saint François qui s'était passé de lui avant son entrée, pourrait bien encore après sa mort s'en passer de même.

Et c'est ainsi que cet humble Frère, par ces raisonnements et d'autres semblables, obtint de pratiquer toutes les austérités de sa Règle et qu'il nous montre en même temps son grand *esprit de mortification et de pénitence.*

Nous ne dirons rien de la vertu d'obéissance ; il la pratiqua toujours et en toutes circonstances, avec la plus grande perfection : " Son obéissance était parfaite, dans les petites choses, comme dans les plus grandes." Ce qui ne pouvait provenir que d'un grand fonds d'humilité : " Son humilité était si profonde, qu'il s'estimait toujours *serviteur inutile*, bien qu'il fût doué de beaucoup d'esprit et d'une grande pénétration pour les arts (1)."

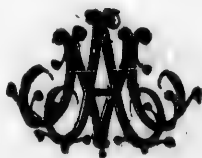
(1) La charpente de l'église de nos Pères Récollets, aux Trois-Rivières, est, dans le genre, un véritable

Sa dévotion a Marie. — Tous les Saints se sont distingués par une dévotion toute spéciale envers la très sainte Vierge Marie. Le Frère Didace avait pour sa Reine et sa Mère une grande vénération, accompagnée d'un sincére et filial amour. Pour garder toujours le souvenir de sa douce présence, il s'était fait une règle de réciter, à chaque heure de la journée, un *Ave Maria* en son honneur. Il suivit aussi, malgré ses travaux, les exercices religieux de la communauté et le long office des *Pater* prescrit aux frères lais dans l'Ordre de saint François ; il récitait encore chaque jour l'office de la sainte Vierge en entier. ·Chaque semaine il disait son Rosaire, sans manquer à la récitation quotidienne de la couronne franciscaine, ou du chapelet des sept dizaines, en l'honneur des sept Allégresses de Marie, pour gagner chaque fois l'*Indulgence plénière* attachée à cette récitation et qui est applicable aux âmes du Purgatoire. Tous les mois,

petit chef-d'œuvre. Nous l'avons visitée, dans ces derniers temps, grâce à l'exquise amabilité du Rév. M. Stuart, et nous en sommes resté dans l'admiration. Cette charpente se trouve en outre, après deux cents ans, dans un état parfait de conservation.

il récitait l'office des morts à neuf leçons tout entier pour l'âme du Purgatoire qui durant sa vie avait été la plus dévote à la très sainte Vierge. Enfin il jeûnait au pain et à l'eau à toutes les veilles de ses principales fêtes.

Ce bon et fidèle serviteur de Marie demandait une dernière et suprême faveur, par sa miséricordieuse intercession, celle de faire une sainte mort et de mourir un jour de samedi, en l'honneur de cette bonne Mère. Dans ce but, il pratiquait un jeûne spécial, le samedi de chaque semaine et la précieuse faveur lui fut accordée.



CHAPITRE QUATRIÈME

SA MORT, SON TOMBEAU.

Le Frère Didace mourut, dit le Père Joseph, d'une pleurésie qu'il avait contractée, en travaillant au bois de la charpente de notre église des Trois-Rivières. Il demanda lui-même les derniers sacrements, contre l'avis du médecin qui ne croyait pas le mal encore si grave, et lui assura que ce jour-là serait le dernier de sa vie. Cette prédiction se vérifia sur-le-champ. Il reçu avecl'Extrême-Onction, le corps de Notre-Seigneur dans l'adorable Eucharistie qu'il avait aimée, vénérée, adorée, avec une ardeur deséraphin, tous les jours de sa vie religieuse, mais surtout les dimanches et les jours de fête, où ses grands travaux le laissaient libre ; ces jours-là il mettait tout son bonheur, dès le matin, à faire la sainte communion, à servir le plus de messes qu'il lui était possible, et à rester ensuite dans une douce et silencieuse adoration au pied du saint

Tabernacle. Après avoir reçu les derniers sacrements, il entra tranquillement en agonie, mais une agonie si douce qu'elle lui permit de répondre lui-même aux dernières prières. Enfin il rendit sa belle âme à Dieu, entouré de ses frères qui fondaient en larmes, dans l'hôpital des Mères Ursulines, tout à côté du couvent des Pères, le 21 février 1699, jour de la fête patronale de leur sainte Fondatrice, un samedi, le soir, vers les six heures.

La mort du Juste est donc précieuse aux yeux du Seigneur. Mais qu'il est doux, consolant de voir mourir un saint, d'assister à sa dernière heure ! Les Mères Ursulines dont les premières Religieuses goûtèrent cette douce consolation en parlent ainsi dans le précieux ouvrage qu'elles viennent de publier sur leur célèbre monastère : "Un des plus touchants souvenirs des premiers jours de notre hôpital est le décès d'un saint canadien, le Frère Didace Pelletier, Frère Récollet, natif de Sainte-Anne, mort en odeur de sainteté dans notre Hôtel-Dieu, le 21 février 1699, et que Dieu honora du don des miracles..... Le Frère Didace, appelé à la mission des Trois-

Rivières, embaumait la ville du parfum de ses vertus. Un saint, une fleur tombée des jardins du Paradis préoccupe et attire l'attention. Sa vie encourage l'humble chrétien qui se traîne dans les sentiers de la vie ordinaire, ses exemples sont un livre où on aime à lire. Aussi entourait-on le pauvre Religieux d'une vénération profonde.

" Ses confrères ne furent pas les derniers à lui rendre hommage ; emportés par l'admiration, ils bénissaient Dieu de leur avoir donné un tel compagnon et ils le regardaient comme la gloire de leur Ordre. A la mort du Frère Didace, il n'y eut qu'une voix pour glorifier le pauvre Frère et lui donner le plus beau titre que l'on puisse donner à un homme, le nom de *Saint*.

"Les foules accouraient en pèlerinage à son tombeau. Les habitants des Trois-Rivières le regardaient comme leur sauveur ; les malades lui demandaient leur guérison, comme autrefois ceux de la Judée qui venaient des villes et des villages auprès de Jésus. Ils sentaient qu'une vertu sortait de son tombeau, et ces effluves de la puissance divine étaient le remède dont tous

attendaient, pleins d'espérance, la santé et la vie.

" Les prêtres, les supérieurs ecclésiastiques mêmes se faisaient un devoir de se recommander à ses prières et de lui confier leurs besoins les plus pressants : ils avaient trop d'estime pour les dons de Dieu pour ne pas profiter de cet irrésistible intercesseur que le Ciel avait placé au milieu d'eux."

Treize ans après la mort du Frère Didace, le Père Joseph Denis écrivait au Procureur Général de l'Ordre à Rome qui devait présenter au Saint Siège les procès verbaux des miracles opérés par l'intercession du serviteur de Dieu, une longue lettre dans laquelle il donne un abrégé de sa vie, avec la promesse d'en écrire une plus longue. C'est dans cette lettre que le Père Joseph mentionne le privilège précieux dont nous avons parlé dès les débuts de cette notice, lorsqu'il dit :

" Le Frère Didace a conservé toute sa vie, non-seulement la première ferveur de notre noviciat, mais encore la première grâce de son baptême ; par conséquent toute sa vie il fut vierge,

quoique au milieu des assauts du diable et de la chair."

C'est à cette âme si sainte, si innocente, si pure, à cette âme qui au milieu des attaques du démon, du monde et de la chair, conserva jusqu'à la tombe la blanche robe de son innocence baptismale, que Jésus, l'innocence incréée, l'Amant divin des âmes virginales, accorda le don des miracles.

———

CHAPITRE CINQUIÈME

Guérisons miraculeuses attribuées a l'intervention du Frère Didace

Les procès-verbaux dont il est fait mention dans le chapitre précédent ont été dressés par Messire Charles Glandelet, prêtre chanoine théologal de la Cathédrale de Québec et Vicaire Général de Mgr de Saint-Vallier, deuxième Evêque du Canada. Ils contiennent une longue liste de miracles attestés sous la foi du serment et attribués à l'intercession du grand Serviteur de Dieu, le Frère Didace. Nous en donnons ici quelques-uns, pour exciter la confiance de nos bonnes populations canadiennes, en cette âme si chérie de Dieu, *le bon Frère Didace.*

I. — Au monastère des Ursulines de Québec se trouvait une religieuse, nommée Sœur Rose de Sainte Catherine,

qui, à l'enquête juridique, fit la déclaration suivante : " A l'âge de huit ans, je fis une chute sur la glace, et je me démis le bras droit dans cette chute. Le malheur me poursuivant, j'eus, l'année suivante, ce même bras encore démis par suite d'un effort imprudent, et depuis lors je m'en suis toujours sentie fort incommodée. Mais depuis un an surtout je souffrais davantage ; et l'hiver dernier les douleurs étaient telles que je ne pouvais presque plus m'en servir." La Sœur Rose de Sainte Catherine avait alors 35 ans. On consulta M. Sarrazin, docteur en médecine, qui, après avoir examiné attentivement les causes et les circonstances du mal, déclara qu'il serait difficile d'obtenir par des remèdes naturels, la guérison d'un mal si invétéré.

C'est alors qu'une converse, sœur Madeleine de Saint Paul, conseilla à la religieuse infirme d'avoir recours à l'intercession du Frère Didace, Récollet, mort dans leur Hôpital de la ville des Trois-Rivières, le mois de février de cette même année 1699, en réputation d'un grand serviteur de Dieu. Et elle se mit à lui faire le récit de quelques-unes des guérisons opérées, disait-on, depuis sa

mort, par l'invocation de ce saint Religieux. La Sœur Rose ajouta peu de foi aux assertions de la Sœur converse et elle lui déclara franchement qu'elle ne mettait sa confiance que dans les saints déjà canonisés. Entretemps Sœur Rose sentit dans son bras malade des douleurs inaccoutumées et si excessives qu'elle regarda cela comme une punition de son incrédulité. Elle se sentit alors inspirée d'invoquer avec confiance le Frère Didace, et elle proposa la chose au Père Joseph Denis son oncle, pour lors Gardien (supérieur) du couvent des Récollets de Québec, en lui rapportant tout ce qui venait de lui arriver. Le Père lui reprocha son premier manque de confiance et il lui conseilla de réciter pendant quelque temps la prière *Obsecro*, à la sainte Vierge et que le défunt récitait tous les jours en son honneur. Elle suivit le conseil du Père, et ayant dit cette prière quinze jours durant, elle sentit la douleur de son bras diminuer notablement. Le Père Joseph lui apporta alors un *dizain* du chapelet du Frère Didace qu'elle appliqua à son bras, sur l'endroit où elle sentait le plus de douleur et l'y garda pendant l'espace de quinze autres

jours, pendant lesquels le mal alla toujours s'affaiblissant. Enfin, au bout de cette deuxième quinzaine, toute douleur et tout mal avait disparu, tellement que Sœur Rose put se livrer immédiatement aux travaux les plus pénibles de la communauté, comme de faire la lessive et autres travaux semblables, avec autant d'aisance que si son bras n'eût jamais été malade. (Québec, 22 octobre 1699.)

II. — Le même jour, Messire Charles Glandelet recevait dans le même Monastère l'attestation d'une autre guérison attribuée à l'intercession du bon Frère Didace.

Marie - Anne - Geneviève - Angélique Robineau de Bécancour, âgée de 14 ans et pensionnaire chez les Ursulines, déclara qu'elle avait eu une enflure au genou, très douloureuse et qui l'empêchait de marcher. Les médecins y appliquèrent des remèdes pendant huit jours, mais sans aucun résultat. Alors la Sœur Saint-Paul lui conseilla, comme elle l'avait fait à la Sœur Rose de Ste-Catherine, de se recommander au Frère Didace, et de dire pendant neuf jours

trois *Pater* et trois *Ave*, pour obtenir de Dieu, par son intercession, la guérison de son mal. La jeune fille, à ce conseil, sentit naître dans son cœur une grande confiance, et comme elle aperçut au même temps entre les mains de Sœur Madeleine de Saint-Paul, un petit volume de l'*Imitation* qui avait servi à ce saint Religieux durant plusieurs années, elle la pria de le lui appliquer sur son genou ; ce que la dite Sœur n'eut pas plus tôt fait que la déposante n'y sentit plus de mal et fut si parfaitement guérie, que deux heures après elle marchait et se livrait sans gêne ni douleur à ses occupations ordinaires.

III. — Le frère Louis, novice au couvent des Pères Récollets de Québec était retenu à l'infirmerie, depuis dix jours par une douleur au genou très aiguë et accompagnée de fièvre. Malgré les soins des médecins, l'enflure s'était tellement développée, qu'on avait décidé de lui faire l'opération. Cependant l'infirmier, frère Hyacinthe, lui conseilla de se recommander au Frère Didace et en même temps il lui appliqua sur le genou

un morceau de l'habit qui avait été autrefois à l'usage du Frère Didace pendant sa vie. Il était alors sept heures du soir. Le pauvre frère Louis, au lieu d'éprouver un soulagement, endura jusqu'à minuit un véritable martyre ; mais sa confiance ne diminuant point, il pria avec plus d'ardeur malgré ses souffrances. A minuit, il s'endormit tranquillement jusqu'à cinq heures. A son réveil, il se trouva parfaitement guéri, sans qu'il lui restât aucune douleur ni enflure ni apparence de mal quelconque. Le prodige était si grand, qu'il ne se croyait pas lui-même, et pour se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, il se mit à marcher à travers le cloître, alla à la cellule de tous les Religieux pour les rendre témoins de cette guérison prodigieuse, et se rendit ensuite au chœur, où il se jeta à genoux et resta dans cette attitude durant une bonne demi-heure. L'expérience était suffisante, il avait exécuté toutes ces différentes évolutions, avec la même aisance que s'il n'avait jamais éprouvé du mal d'aucune sorte. (Québec, 28 mai 1717.)

IV. — *La guérison de Mgr de Saint-Vallier, obtenue sur le tombeau du Frère Didace et rapportée par lui-même.*

Nous, Jean, Evêque de Québec, croyant rendre témoignage à la sainteté du Frère Didace, déclarons qu'ayant une fièvre fort opiniâtre, Nous fûmes délivré à la fin d'une neuvaine que Nous crûmes être obligé de faire dans le lieu de son tombeau qui est la petite ville des Trois-Rivières de notre diocèse. Notre maladie commença dans le mois de septembre 1716, laquelle après avoir été violente dans les commencements, se changea enfin en une fièvre lente qu'aucun remède ne put enlever, ce qui nous détermina à faire un voyage au lieu où son corps réside. Ce ne fut qu'au dernier jour de la neuvaine que Nous fûmes dans l'église où son corps repose, soulagé et guéri. Dieu voulant apparemment faire connaître à notre diocèse le grand crédit qu'avait ce grand serviteur de Dieu auprès de lui en Nous obligeant de reconnaître que notre mal s'aigrissait plutôt que de diminuer même pendant notre neuvaine. Nous ne pensions devoir notre guérison qu'à la persévérance avec la-

quelle Nous la demandions à Dieu, par les mérites de son serviteur, c'est le témoignage que nous devons à la vérité que Nous rendons bien volontiers pour lui marquer notre reconnaissance et augmenter dans tous les cœurs la confiance qu'on a à ce saint Frère Récollet, dont Nous voudrions bien qu'on imitât les vertus.

Donné à Québec, sous notre seing et celui de notre secrétaire et scellé du sceau de nos armes.

† JEAN, Evêque de Québec.

Par Mgr

LAUZENIER.

Que sont devenus ces procès-verbaux, contenant les guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession du serviteur de Dieu, le Frère Didace, Récollet, et portés à Rome par Mgr de Saint-Vallier lui-même, dans l'espérance d'obtenir du Saint Siège l'introduction de la cause ? on l'ignore. Depuis cette époque, le silence s'était fait autour de la tombe de l'humble Religieux. Son souvenir

endormi depuis près de deux siècles, s'est réveillé dans ces dernières années, à l'occasion de notre retour au Canada. La confiance au *bon Frère Didace* renaît dans les cœurs et des faveurs nouvelles, nombreuses, éclatantes sont obtenues par son intercession. Celles qui suivent sont donc choisies parmi un grand nombre d'autres et dont les relations sont conservées, au nouveau couvent Franciscain de Montréal.

CHAPITRE SIXIÈME

NOUVELLES FAVEURS OBTENUES PAR L'INTERCESSION DU BON FRÈRE DIDACE

I. — Saint-Sauveur de Québec,
9 mai 1892.

" Je soussigné, Docteur médecin de l'Université Laval à Québec, certifie avoir vu et soigné la jambe de Madame Marie Drouin, épouse de Sieur Olivier Parent, de Beauport. Elle était affligée d'un ulcère, tenace depuis longtemps, douloureux et croissant d'une manière très inquiétante. Les remèdes étaient inefficaces pour le moment, et eussent-ils triomphé du mal, la guérison devait se faire attendre longtemps. Madame Parent, découragée de l'impuissance de la médecine, s'est adressée au Frère Didace, Franciscain, décédé aux Trois-Rivières. Elle s'est un soir appliqué l'image du Frère sur la plaie et le lendemain matin

elle s'est trouvée débarrassée de l'ulcère et de ses conséquences. La promptitude et la perfection de la guérison ne sont, à mes yeux, explicables que par la puissance d'une intervention surnaturelle.

LAROCHELLE, *Méd.*

II. — Québec,
8 juillet 1892.

" Je soussigné, certifie que Madame Pierre Saint-Michel, demeurant rue St-Réal, No. 31, Faubourg St-Jean est venue me consulter le 10 février 1892, pour une grave maladie à l'œil gauche ; elle me dit qu'elle ne voyait presque plus de cet œil. Je lui fis un sérieux examen de l'œil et je constatai une grave hémorrhagie rétinienne, au côté droit du nerf optique. D'après cet examen ophthalmoscopique, j'ai pronostiqué la perte irrémédiable de cet œil, sans aucun autre traitement que des soins hygiéniques.

Je revis la même patiente le 6 courant (juillet) mercredi, et après un nouvel

examen minutieux, je constatai la disparition complète de la maladie et je retrouvai le fond de l'œil dans un état absolument normal et sain. Je constatai ceci à mon extrême surprise et je dois dire que je considère cette guérison comme extraordinaire et le fait, probablement, d'une intervention divine.

En foi de quoi, je lui donne le présent certificat.

DR. WILFRID BEAUPRÉ, *oculiste.*
58, rue St-Louis, Québec.

" Et moi, je crois de mon devoir de déclarer et de certifier, pour la plus grande gloire de Dieu et la glorification du Frère Didace, que cette Dame fit une neuvaine au bon Religieux susdit, et reçut la faveur reconnue dans le certificat ci-contre (sus-mentionné).

V. M. PERRON, O. M. I.
Directeur du Tiers-Ordre.

Le 5 octobre, 1892.

III. — *Guérison d'un enfant de 5 ans.*

Saint Moïse,
18 janvier 1893.

Au R. Père Directeur de la *Revue du Tiers-Ordre*, à Montréal.

Mon Révérend Père.

Je voudrais faire inscrire, à la gloire du bon Frère Didace, dans la *Revue du Tiers-Ordre*, un fait arrivé dans ma paroisse.

Un jeune enfant d'un an, ayant eu le choléra à Montréal, le médecin qui le soigna, lui fit prendre certains remèdes qui eurent pour effet de sauver le petit patient. Mais chaque année, à la même époque, le pauvre petit devenait tout couvert de mal et souffrait cruellement.

Cette année, le mal revint encore plus ardent. L'enfant se trouvait à cette époque avec une de ses tantes, institutrice et abonnée à la *Revue du Tiers-Ordre*. Ayant lu les merveilles attribuées à la puissante intercession du bon Frère

Didace, elle eut la pieuse idée de faire faire une neuvaine au petit Albert, maintenant âgé de 5 ans. A la fin de la neuvaine, le mal avait complètement disparu ; et lorsqu'on lui demande qui l'a ainsi guéri, il s'empresse de répondre : " C'est le bon Frère Didace ! "

Que Dieu soit à jamais béni dans ses Saints.

E. P. CHOUINARD, *Ptre.*

IV. — Montréal, No. 149½, rue St-Antoine.

" Souffrant d'un cancer dans la bouche et de la carie des os dans le palais, j'étais sous les soins d'un des meilleurs médecins. Après avoir été traitée pendant quelque temps, le médecin m'annonça qu'il fallait m'opérer. Trouvant que le mal progressait, de suite j'ai eu recours aux prières des RR. PP. Franciscains qui commencèrent le soir même une neuvaine à l'intercession du Frère Didace. Au bout de trois jours, je retournai voir mon médecin. Je lui ai dit que je ressentais un peu de mieux : il m'a visité encore la bouche et il m'a dit : " Je ne

trouve pas de mieux, mais je ne vous trouve pas plus mal que lorsque je vous ai vue." Je repris un peu de courage, lorsque j'eus vu que le mal avait cessé d'augmenter. Le médecin me dit : "Vous reviendrez dans cinq jours et je vous fixerai le jour qu'il faudra faire l'opération, car il ne faudra pas retarder." Cela se trouva justement le dernier jour de ma neuvaine. Je priai et fis prier avec plus de confiance que jamais. Lorsque, auparavant, je me couchais sur ma joue malade, j'y éprouvais une douleur très sensible, et maintenant je ne sentais aucun mal. Le lendemain je retournai chez mon médecin, et je lui dis : " Cette fois, je me trouve bien mieux." Il me regarda d'un air incrédule, et il me répliqua : " Chère enfant, je voudrais bien vous dire que vous êtes mieux." Il me regarda encore dans la bouche et il resta surpris. Alors il ajouta : " Il n'y a plus d'inflammation ni d'irritation ; la couleur est bien naturelle : vous n'avez plus besoin d'opération." — Vous comprenez ma joie, et la reconnaissance que j'aurai toujours pour le Frère Didace.

DAME CHS. BENOIT.

V. — Au R. P. Perron, O. M. I. Directeur du Tiers-Ordre, à Saint-Sauveur Québec.

Mon R. Père.

J'aurais dû m'acquitter plus tôt de mon devoir à vous dicter le récit de ma guérison, que voici en peu de mots.

Depuis six ans je souffrais d'une hydropisie. Après avoir usé de tous les remèdes imaginables. j'appris qu'il me faudrait subir une opération, c'est-à-dire une ponction, ce à quoi je me décidai, et le 18 juin dernier, je subissais cette opération. Après avoir ôté deux pots d'eau, le médecin me dit qu'il en restait autant et que le 23 du même mois (5 jours après) il me faudrait subir une seconde opération. J'étais inquiète pendant tout ce temps ; je ne cessais d'offrir à Dieu mes souffrances et de me recommander à lui par l'entremise du Frère Didace, auquel je faisais une troisième neuvaine. Donc la veille de ma seconde opération, je fis demander le R. Père Perron (1) qui parla devant moi d'appli-

(1) Ceci est écrit pour le public : c'est pourquoi la relation parle ici du R. P. Perron, comme d'une autre personne.

quer le portrait du Frère Didace sur le mal, ce que je fis. Et voilà que le soir, en répondant aux prières de la neuvaine je m'endors et ne me réveille qu'à six heures le lendemain, ce que je n'avais pas fait depuis six ans. À ma grande surprise et à celle de tout le monde, j'étais parfaitement guérie ; je pus marcher librement. J'avais perdu *vingt-cinq* livres de pesanteur !

Je suis toujours restée bien depuis, et je puis continuer l'enseignement, dans ma position d'institutrice, sans fatigue. Grâces soient rendues à Dieu et au bon Frère Didace, pour m'avoir tant favorisée.

St-Ferréol, Montmorency.

JOSÉPHINE MARQUIS, *Inst.*

VI. — St-Roch de Québec.

19 juillet 1893.

Révérend Père,

Ayant obtenu une grande faveur du bon Frère Didace, je viens vous en faire le récit.

Depuis [illegible] ans je souffrais d'une dyspepsie n[illegible]use, avec vomissements

continuels. J'eus recours à plusieurs médecins, sans obtenir aucun soulagement. Je continuais toujours à travailler jusqu'au mois de mai 1891, lorsque mes forces m'abandonnèrent tout-à-fait. J'eus recours de nouveau au docteur Matte qui me déclara n'y avoir aucun remède ; je continuai à prier la bonne Sainte Anne pour qui j'avais une dévotion particulière et qui m'avait obtenu ma guérison plusieurs fois, mais non permanente.

Dans le mois d'octobre 1892, sur les instances de ma sœur qui me donna un portrait du bon Frère Didace me disant de le porter sur moi, je commençai une neuvaine avec ma famille, puis une seconde, et j'éprouvai du mieux. Je continuai à toujours prier ; à présent je suis très bien ; j'ai subi plusieurs épreuves qui m'ont permis de constater encore plus sûrement ma guérison. Je travaille comme avant ma maladie et je prends toute nourriture sans distinction et sans éprouver le moindre mal.

Mille actions de grâces au bon Frère Didace pour un si grand bienfait.

MATHILDA PARENT
Novice du Tiers-Ordre.

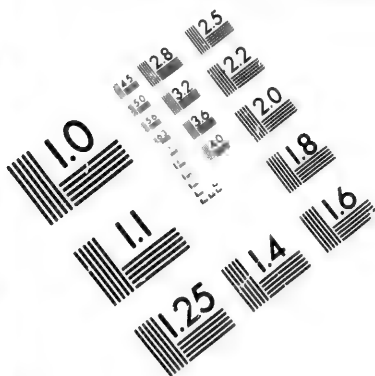
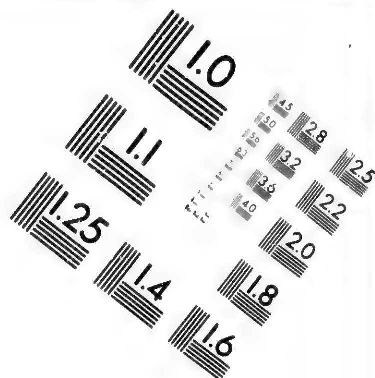
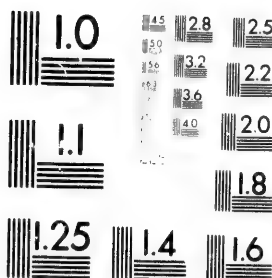
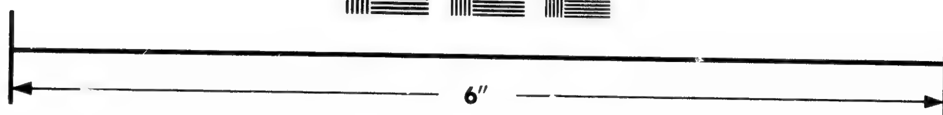
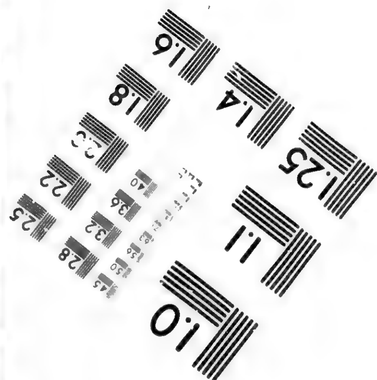
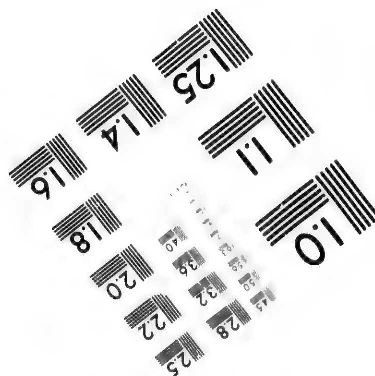



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

" Le médecin soussigné déclare qu'il connaît depuis trois ans Mademoiselle Mathilda Parent ; que, à venir jusqu'à l'automne de 1893, cette demoiselle manifestait des symptômes de névrose considérable de l'estomac, avec vomissement presque continuel de ses aliments ; qu'il a constaté comme tout le monde durant l'automne 1892 une prodigieuse amélioration dans l'état de santé et l'apparence générale de cette demoiselle, amélioration qui lui permet de faire le travail que son état de santé ne lui permettait pas avant.

Respectueusement

DR. R. G. MATTE.

VII. — N.-D. de Beauport, (diocèse de Québec)

13 août 1893.

Je soussigné, certifie que M. Philibert Dufour, journalier de Notre-Dame de Beauport, m'a paru avoir été miraculeusement guéri d'une tumeur très maligne à la gorge, laquelle tumeur a été déclarée par les médecins comme dangereuse

et ne pouvant être enlevée que par une opération qui devait être fatale. M. Dufour alors renonçant à la chirurgie, s'est adressé à l'intercession du Frère Didace. La guérison s'est effectuée par la seule dite intercession de ce vénérable Frère.

Signé { A. J. J. LÉGARÉ, *Ptre.*
Curé de N.-D. de Beauport.
par L. E. C. *Ptre* DESSERVANT
N.-D. de Beauport.

VIII. — Mon R. Père.

J'avais mal à une jambe depuis 19 ans; elle était de travers ; elle me faisait souffrir horriblement, et parfois elle était si enflée que je ne pouvais plus marcher. Je priais toujours le Frère Didace. Je suis allée au Cap de la Madeleine (avec le grand pèlerinage des Tertiaires déjà mentionné plus haut), et en passant là où repose le Frère Didace (1), je ne sais

(1) Dans l'ancienne église du couvent des Récollets, aux Trois-Rivières, devant laquelle les pèlerins passèrent en se rendant processionnellement du quai à la Cathédrale.

ce que j'ai ressenti, mais depuis ce temps-là je suis complètement guérie. Je continue mes prières pour remercier le Frère Didace et je demande à la Fraternité de s'unir avec moi pour le remercier.

DAME VVE JEAN EMOND.

St-Roch de Québec.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le portrait du Frère Didace

L'effigie ou vrai portrait du Frère Didace était restée inconnue, jusqu'à ces dernières années, au Canada. M. l'abbé Raymond Casgrain eut, tout récemment, le bonheur d'en trouver à Paris, *une copie admirablement conservée ;* et voici en quels termes, il raconte lui-même cette heureuse découverte :

" Lors de l'incendie de l'église et du couvent des Récollets de Québec, arrivé le 6 septembre 1796, une grande quantité de feuilles volantes, emportées de leur bibliothèque et de leurs cellules en flammes, furent entraînées par le vent du côté de la Basse-Ville. Une de ces feuilles, fort belle gravure, tomba, à demi-consumée dans la cour d'une maison de la rue Saut-au-matelot. Le propriétaire, M. Baillargé, père de l'avocat du même nom, si bien connu aujourd'hui à Québec, ramassa cette gravure et la garda chez lui. Elle devint ensuite

la propriété de ce dernier et resta longtemps perdue dans ses cartons. Il y a trois ans (c'est-à-dire vers 1886) M. Gonzague Baillargé l'ayant retrouvée (1) et désirant obtenir des renseignements sur le personnage qu'elle représentait, me pria de passer chez lui. J'admirai la beauté de cette gravure, mais je fus bien plus étonné de l'inscription qui se lit au bas. Le portrait qui a huit pouces de hauteur sur six de largeur, représente un moine Récollet en prière devant un crucifix. La tête penchée dans un profond recueillement, il tient la main gauche appuyée sur la poitrine et dans la droite il porte un crâne. Au-dessous de la gravure, on lit ce qui suit :

"*Le vray portrait du tres Religieux f.r Didace pelletier, f.r lay Recollet, Natif de S.te Anne en Canada, mort en Odeur de S.teté, dans la Mission de la nouvelle france, le 21 feburier, 1699. âgé de 41. an. et 20. de Religion, et que Dieu honore par plusieurs miracles.*"

(1) Nous venons de la voir nous-même chez son aimable possesseur, qui la garde avec un soin jaloux.

"Je fus obligé d'avouer mon ignorance à M. Baillargé. Je n'avais aucun renseignement à lui donner, mais je lui ai promis d'en rechercher. J'interrogeai, en effet, nos hommes les plus compétents, particulièrement M. l'abbé Verrault.

" M. Verrault ne connaissait pas la gravure, mais il me dit qu'il était en possession d'un petit manuscrit venant de M. Jacques Viger, qui contenait une suite de procès authentiques sur la vie et les miracles du Frère Didace, et il eût la complaisance de m'en faire parvenir, peu de temps après, une copie. En me la confiant, il me pria d'essayer, pendant le séjour que j'allais faire l'hiver suivant à Paris, de trouver d'autres gravures du Frère Didace, car celle que possède M. Baillargé a été fort endommagée par le feu. Je le lui promis et courus à maintes reprises les boutiques des bouquinistes, mais sans le moindre succès. Enfin, j'allai consulter la riche collection d'estampes de la Bibliothèque nationale, et, à ma grande satisfaction, j'y trouvai une copie admirablement conservée du bon Frère dont je fis prendre immédiatement plusieurs photographies.

"Une de ces photographies est mainte-

nant exposée au Palais Cardinalice. Les Pères Rédemptoristes qui desservent la paroisse de Sainte-Anne de Beaupré, avaient droit d'en posséder une autre, car c'est dans cette paroisse privilégiée que le Frère Didace est né. N'est-cc pas un fait digne de remarque, ou plutôt n'est-ce pas un dessein particulier de la Providence que le premier canadien mort en odeur de sainteté et favorisé de miracles, ait pris naissance dans cette paroisse de miracles, opérés en faveur du peuple canadien ?

" Le monastère des Ursulines des Trois-Rivières avait également droit à un de ces portraits, car cette maison est un des rares endroits du pays où la mémoire du Frère Didace n'a pas été entièrement onbliée, outre que c'est aux Trois-Rivières qu'il est mort. Il a été inhumé dans l'église des Récollets de cette ville, qui malheureusement, par suite des vicissitudes de la conquête est devenue un temple protestant...." (1).

FIN

(1) La *Semaine Religieuse* de Québec, 28 mars 1891.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ORE

s in-8

ntreal

RNEAU

MARIE

DINE

UE

P. Q.